

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

## L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,  
JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

## PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.  
Six mois, . . . 10 » — 13 »  
Trois mois, . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

## Gare de Saumur (Service d'été, 6 mai).

## DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 11 minutes du matin, Poste.  
9 — 02 — — Omnibus.  
1 — 45 — — soir, Omnibus.  
4 — 13 — — Express.  
7 — 18 — — Omnibus.

## DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 03 minutes du matin, Mixte (prix réduit).  
8 — 41 — — Omnibus-Mixte.  
9 — 50 — — Express.  
11 — 54 — — Omnibus-Mixte.  
5 — 57 — — soir, Omnibus.  
10 — 34 — — Poste.

## PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces . . . . . 20 c. la ligne.  
Dans les réclames . . . . . 30 —  
Dans les faits divers . . . . . 50 —  
Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR,  
AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et  
chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.  
Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris,  
à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère,  
LAFFITE-BULLIER et C<sup>ie</sup>, place de la Bourse, 8.

## Chronique Politique.

On lit dans la *Situation* :

On assure que le gouvernement de Berlin serait sur les traces d'une société secrète formée par des jeunes gens appartenant aux écoles polytechniques du Slesvig, du Hanovre, du Holstein et du Danemark.

Le bruit court même que la perquisition domiciliaire faite chez le professeur Rühlman, à Hanovre, aurait eu seulement pour but de découvrir si des élèves de l'école polytechnique étaient partis, il y a quinze jours, comme on le soupçonnait, dans des intentions absolument contraires à la politique de M. de Bismarck.

Des nouvelles d'Héraclion, venues d'Athènes, démentent les bulletins victorieux d'Omer-Pacha. Son expédition à Lassithi n'a eu d'autres résultats que la destruction de quelques villages. Les Turcs y ont perdu 100 à 200 hommes; les insurgés 50 seulement; ceux-ci conservent leurs fortes positions entre Lassithi et Messara, ayant la libre communication avec les autres provinces. Revenu à la Canée, Omer-Pacha prépare une nouvelle expédition contre Sphakia.

Les mesures prises par le gouvernement hellénique pour la répression du brigandage ont été couronnées de succès. Le brigand Kitzos, qui faisait la désolation de l'Attique, était passé en Morée et s'était joint aux bandes de Lingos, Lafazani et Bazon. Ces bandes ont été attaquées par les troupes royales, et leurs

chefs, Kitzos, Lafazani et Bazon ont été tués. Lingos et le peu qui reste des bandes sont activement poursuivis.

On lit dans une correspondance de l'*Union de l'Ouest* :

Les lettres de Florence continuent à faire la plus triste peinture de la situation de l'Italie. La gauche se croit enfin à la veille de saisir le pouvoir, mais elle veut auparavant se servir de MM. Rattazzi et Ferrara pour consommer la spoliation des biens ecclésiastiques. Les deux ministres, se croyant les plus habiles, acceptent tout ce que propose la gauche, espérant par ce moyen se maintenir au pouvoir. Ils n'en porteront pas moins la responsabilité d'une politique empruntée aux plus mauvais jours de notre Révolution, et ils tomberont quand on n'aura plus besoin d'eux. Le traité financier avec M. Erlanger et C<sup>ie</sup> est tout aussi compromis que celui avec MM. Rothschild et Frémy. La banqueroute reste inévitable, mais elle n'effraie point les Italiens. Ils s'y résignent d'avance.

On a reçu de Rome, le 29 juin, le télégramme suivant :

Ce matin a été accomplie la grande cérémonie solennelle de la canonisation et du centenaire dans la basilique du Vatican. 450 évêques, dont 125 italiens et 67 français, 46 cardinaux, ont pris part avec le saint-père à la procession. Une foule immense (cent mille étrangers) se pressaient sur la place et dans la basilique. Le pape a été l'objet d'acclamations enthousiastes.

Malgré l'affluence énorme des étrangers, un

ordre admirable et un calme parfait ont régné dans la basilique.

D'après un télégramme de Bucharest, du 23 juin, le bruit de troubles en Moldavie, répandu par quelques feuilles étrangères, est dénué de tout fondement.

On assure, que l'empereur d'Autriche n'a consenti à retirer le projet de fortifier Vienne que sur l'insistance de M. de Beust, qui aurait menacé de donner sa démission.

Les deux fils de Garibaldi, dont on avait annoncé le départ pour destination inconnue, sont, paraît-il, entrés dans les provinces pontificales.

On affirme que le gouvernement chinois va ouvrir tous ses ports et toutes ses villes au commerce étranger. La mesure serait admise en principe, il ne resterait plus qu'à régler certains détails de police et de relations internationales.

On écrit de Vienne, 26 juin, à la *Liberté* :

Des renseignements qui me parviennent de la meilleure source me permettent de vous apprendre les conditions auxquelles Juarez a fait dépendre la mise en liberté de Maximilien.

Ces conditions, les voici :

1<sup>o</sup> Maximilien s'engage à ne pas porter le titre d'empereur et à ne plus remettre le pied sur le sol du Mexique.

2<sup>o</sup> Maximilien rentre dans la même position qu'il avait avant son départ pour le Mexique, c'est-à-dire que ses apanages et ses droits

comme archiduc autrichien lui sont restitués. Cette condition a été immédiatement consentie par l'empereur d'Autriche.

Ce sont là, à ce qu'on assure, les seules et uniques conditions posées par ce Juarez que naguère encore on qualifiait de chef de bandits et de brigands!

Du paiement d'une rançon, il n'a jamais été sérieusement question.

On lit dans le *Mémorial diplomatique* :

On a reçu un courrier du Mexique. Ce courrier a pu être transporté par un agent américain, M. Murphy, les Etats-Unis étant le seul gouvernement dont les communications avec le Mexique n'aient pas été interrompues.

Les lettres arrivées par cette voie portent la date du 26 mai. L'empereur Maximilien venait d'être conduit à Mexico, au camp de Porfirio Diaz. Il résulterait des conversations de ce dernier que la vie de l'infortuné souverain ne courait aucun risque.

Les mêmes lettres confirment le fait que la population de Tampico avait battu et chassé les juaristes et que la ville était occupée par des partisans d'Ortega.

On lit dans la *Liberté* du 1<sup>er</sup> juillet :

Une lettre de San-Luis-Potosi, du 3 juin, annonce que le jugement de Maximilien n'était pas terminé à cette date. Soixante dames de San-Luis-Potosi seraient venues, en deuil, demander à Juarez la vie de Maximilien.

Le président aurait répondu qu'il ferait tout ce qui serait compatible avec la justice et ses devoirs; que beaucoup de libéraux avaient été fusillés sans qu'on intercédât en leur faveur.

## FABLETTON.

50

## LES MAGICIENNES D'AUJOURD'HUI.

(Suite.)

— Que peut-elle donc lire? se demanda Macabre, qui depuis longtemps cependant ne s'intéressait plus à rien.

Benjamin, qui s'était piqué à une épine, jeta un petit cri; Stella courut à lui, regarda son doigt, qu'elle pensa avec un baiser, puis elle prit le bras de son père, la main de l'enfant, et s'éloigna avec eux.

Macabre la regarda marcher. Avec sa taille svelte, haute et fière et son petit chapeau de campagne, elle avait l'air d'une reine déguisée en bergère.

Ses cheveux noirs, dont le chapeau laissait voir la splendeur, se relevaient négligemment sur les tempes et formaient derrière la tête un énorme chignon, qui n'avait rien de faux, et dont la nature avait fait tous les frais.

Tout-à-coup Macabre s'élança jusqu'au banc de gazon; il venait de s'apercevoir qu'elle avait oublié son livre.

Il l'ouvrit précipitamment : c'étaient les *Pensées de Pascal*.

— Ah! mon Dieu! dit Stella qui revint sur ses pas, j'ai laissé un livre sur le banc.

Elle s'arrêta toute surprise et un peu émue en apercevant Macabre.

— Pardon, Monsieur, lui dit-elle..., ce livre est à moi.... Avez-vous la bonté de....

— Etrange! Etrange!... dit Macabre, qui paraissait stupéfait.

— Hein! quoi? dit le colonel qui suivait sa fille.

— Qu'avez-vous donc? demanda Stella à Macabre.

— Vous lisez les *Pensées de Pascal*? lui dit-il.

— Sans doute... Eh bien?

— J'avoue que cela m'étonne.

— Pourquoi?

— Je croyais que les femmes ne lisaient que le *Journal des Modes*.

— Fort bien, répondit Stella piquée. Je me souviens, du reste, que l'autre jour, en dansant, vous m'avez fait votre profession de foi sur les femmes. Selon vous, elles n'ont aucune espèce d'intelligence.

Ah! mais, un instant, Monsieur le mort! s'écria le colonel qui n'était pas fâché de causer avec Maca-

bre, et se révoltait à la seule idée que Stella pût être confondue avec des femmes nulles et futiles. Parce que vous avez dansé avec ma fille, c'est une raison pour connaître ses pieds, c'est possible, mais son intelligence, bernique!

Apprenez que ma fille ne lit que les penseurs, les poètes, les historiens, Thiers, par exemple et la bataille d'Arcole, la bataille de Marengo... N'est-ce pas, Stella?... Aussi voyez-vous ma fille, c'est mon camarade, c'est le professeur de Benjamin, et ce fut aussi pendant longtemps mon ministre des finances.

Il soupira en songeant que son second mariage l'avait forcé à destituer son ministre, et que les fonds de l'Etat s'en trouvaient fort mal.

Macabre l'écoutait, en fixant sur Stella son regard profond. A mesure que le colonel parlait, ce regard morne s'illuminait, et l'on y voyait passer un éclair d'admiration.

— C'est incroyable, se disait-il à lui-même, une femme s'occuper ainsi d'études, de choses sérieuses!

— Pourquoi pas? dit Stella en souriant. Vous oubliez, Monsieur, que c'est une femme qui, la première, a voulu goûter à l'arbre de la science.

— Excusez-moi, Mademoiselle, dit Macabre, mais ma surprise est profonde. Ce portrait que M. votre

père vient de me faire de vous, ressemble si peu aux poupées que j'ai connues.

— Ah! c'est vrai!... vous avez même dû, m'avez-vous dit, épouser une poupée.

— Précisément. Elle n'avait pas des yeux d'émail, j'en conviens; ses yeux même étaient fort limpides et fort beaux. Elle s'habillait à ravir, elle pianotait volontiers; mais jamais elle n'ouvrait un livre sérieux; son intelligence se bornait à de profondes méditations sur ses robes de bal. Quant à son cœur, elle l'enveloppait de tant de chiffons, qu'elle le sentait à peine battre. Elle avait un petit jargon tout fait, comme les poupées, qui, à l'aide d'un adroit mécanisme disent : Papa et maman.

L'hiver, elle parlait soirées, bals des Tuileries et du Sénat; l'été, elle causait des eaux et des bains de mer.

Si elle avait le malheur d'être en deuil, elle donnait une petite larme au parent qu'elle avait perdu, et d'énormes sanglots aux bals qu'elle manquait et aux robes roses qu'elle laissait dans le porte-manteau.

Il n'y avait aucune affection sérieuse, aucune pensée profonde dans cette jolie tête de cire; mais, comme elle s'habillait avec une rare perfection, sautait comme une princesse et dansait comme une

D'après le *Mexicano* du 12 juin, Maximilien aurait demandé une entrevue secrète à Juarez pour lui révéler un secret important.

Maximilien avait été condamné à mort dans la nuit du 3. Il devait être fusillé le 4, au matin, avec Mejia et Miramon.

Marquez aurait arrêté cent soixante libéraux à Mexico en les menaçant de les faire fusiller si on ne respectait pas la vie de Maximilien et de ses généraux.

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

Nous recevons par extraordinaire des nouvelles de Mexico, en date du 25 mai. On nous écrit à cette date :

La nouvelle de la capitulation de Maximilien avec toute son armée, nous est connue depuis le 17; mais les autorités ont fait tout leur possible pour empêcher la publication.

On dit l'empereur malade, et arrivé depuis hier au Molino del Rey, à deux lieues et demie de Mexico.

Marquez parle de résister à outrance; mais les autres membres du gouvernement déclarent qu'ils rendront la ville sur un ordre de l'empereur. Les Autrichiens refusent de servir plus longtemps.

On s'est peu canonné depuis huit jours, mais la viande est à une piastre la livre, le charbon au poids de l'argent, le pain pas très-loin de manquer. Le consui d'Espagne ayant protesté contre certaines mesures du gouvernement en termes trop verts, et publié sa protestation, on lui a retiré l'exéquatur. Sur ce, le ministre de S. M. C. M. de la Ribera, a pris ses passeports. Il est sorti ce matin de la ville. Le reste du corps diplomatique est toujours au port d'armes.

M. Prévost-Paradol, fait, dans le *Journal des Débats*, l'histoire de l'association étrange de Sheffield (Angleterre), qui cherchait dans le crime et l'assassinat ses moyens d'existence et de succès. Voici l'article de M. Prévost-Paradol; il est curieux à lire; il est plus utile encore à méditer :

« Au mois d'octobre de l'année dernière, une maison de Sheffield, habitée par un ouvrier coutelier, Fearnhough, fut ébranlée par une détonation soudaine. Un sac de poudre y avait fait explosion. La vie de cet ouvrier et celle de sa famille furent préservées par miracle, mais l'émotion publique fut grande, et les coupables furent recherchés. Parmi les personnes qui se montraient les plus indignées de cet attentat, on remarquait naturellement le secrétaire de l'association (*Trade-Union*) des ouvriers couteliers, M. Broadhead, important personnage, qui était en même temps trésorier de l'Association nationale des métiers unis, comptant plus de 60,000 membres dans le royaume. L'honorable M. Broadhead écrivit aux journaux une lettre dans laquelle il flétris-

sait « l'infamante » tentative dirigée contre Fearnhough, et offrait au nom de cette Association, blessée des injustes soupçons qui planaient sur elle, une récompense honnête à celui qui découvrirait l'auteur du crime.

» L'appel éloquent de M. Broadhead fut inutile. On ne dénonça personne, et comme cet attentat avait été précédé de beaucoup d'autres du même genre que la justice avait été impuissante à punir, le Parlement se décida à user de son autorité suprême pour mettre au jour la vérité. Un acte du Parlement, daté du 5 avril de cette année, institua donc un comité d'enquête sur les événements survenus à Sheffield pendant les dix dernières années. Le comité fut investi des pouvoirs les plus étendus pour interroger tout le monde, et reçut, selon l'usage, le droit attribué aux cours de justice de mettre en prison ceux qui refuseraient de lui répondre, et de poursuivre pour parjure ceux qui essaieraient de le tromper. Mais comme on ne pouvait déroger au principe général de la justice anglaise, qu'aucun accusé n'est tenu de se perdre lui-même, et qu'il était impossible de ne pas poser à plus d'un témoin des questions compromettantes, l'acte du Parlement statue que le témoin qui sera de la sorte accusé lui-même pour répondre loyalement aux questions des commissaires, sera désormais à l'abri de toute poursuite sur le même fait. Le succès de l'enquête prouve aujourd'hui combien cette promesse d'impunité était nécessaire. Ce n'est pas d'ailleurs une promesse absolue, en ce sens qu'elle couvre seulement les témoins qui « font des ouvertures complètes et véridiques » sur l'objet de l'enquête. C'est cette restriction qui a donné à la promesse d'impunité son heureuse influence sur l'enquête; car aussitôt qu'un témoin a été amené à dire quoi que ce fût qui pût le compromettre, il n'a plus à espérer de salut qu'en disant tout.

» On vit alors comparaître devant ce redoutable comité parlementaire les principaux meneurs des associations ouvrières de Sheffield, appelés seulement à titre de témoins, mais exposés à la prison s'ils se taisaient sur ce qu'ils savent, à des poursuites pour parjure s'ils essaient de tromper, à des poursuites pour crimes si, ayant laissé échapper une partie de la vérité, ils n'assurent aussitôt leur salut en la découvrant toute entière. En peu de jours, ce puissant instrument d'investigation a dévidé comme un écheveau tous les fils de cette trame que n'avait pu entamer la justice, désarmée par la conspiration du silence. Nous ne pouvons pas même résumer cette longue histoire ni esquisser le tableau de l'oppression que les associations de Sheffield font peser sur leurs membres; qu'il nous suffise de dire que, compromis peu à peu par les témoignages de ses agents, Broadhead vient d'être amené à raconter ingénument une longue série de crimes. C'est lui qui a ordonné de faire sauter

Fearnhough et bien d'autres, dont il donne lui-même les noms cités dans l'enquête. C'est lui qui a fait mettre une caisse de poudre dans la cheminée d'un boucher nommé Poole, qui n'avait rien à faire avec l'association des couteliers mais qui était le beau-frère d'un ouvrier récalcitrant : « Nous avons risqué cela pour faire réfléchir l'autre », dit Broadhead. C'est, enfin, lui qui a fait tirer successivement sur un certain nombre d'ouvriers coupables d'avoir travaillé en temps de grève, ou coupables simplement de ne pas vouloir entrer dans l'Association. Il est vrai qu'il se défend d'avoir donné l'ordre de tuer ces rebelles. On devait seulement leur mutiler un membre (*maim à limb*) pour les rendre incapables de travail; et Broadhead confiait ordinairement ces exécutions à un nommé Crookes, parce qu'il était considéré comme un excellent tireur; mais cette précaution délicate n'a pas empêché un nommé Linley, qui a été tiré deux fois de la sorte, de mourir de ses blessures.

» Ce qui est plus extraordinaire que toutes ces révélations, ce sont les raisons que ce président d'une sorte de Sainte-Vehme donne de sa conduite. Il pâlit de peur devant le comité du Parlement, et il est souvent sur le point de s'évanouir; mais ce n'est point de remords, car sa conscience est tranquille, et il est persuadé qu'il a seulement fait son devoir. Les mots de *nécessité absolue*, *intérêt de l'association*, *salut de l'association*, reviennent à chaque instant sur ses lèvres, et il a même répété, comme bien d'autres adeptes de la souveraineté du but, la célèbre formule : la fin justifie les moyens.

» Il est probable aujourd'hui que Broadhead et ses principaux agents sortiront impunis de cette terrible aventure, car on ne peut plus guère les accuser d'avoir rien dissimulé, et le Parlement ne peut faillir à sa parole. Mais ce qui est plus triste encore que le récit tranquillement fait de tant de crimes, c'est l'image de cette odieuse servitude acceptée par les classes laborieuses et aveuglément subie, dans l'idée fautive qu'elle profite à l'intérêt commun. Les livres de cette Association prouvent, par exemple, que les ouvriers paient souvent une cotisation qui se monte à plus de 2 sh. par livre sur leur salaire. Qu'on ajoute à cet impôt la peine de la mutilation avec chance de mort pour quiconque refuse de le payer ou quiconque ose travailler en temps de grève, et l'on reconnaîtra que les pires oppresseurs de la classe ouvrière résident dans son propre sein, et qu'elle est la première à plaindre lorsqu'elle obéit à de semblables guides. Au point de vue politique, il y a lieu pour l'Angleterre de réfléchir devant le spectacle d'une telle organisation et d'une telle discipline. Ce seraient d'étranges électeurs que les esclaves volontaires de Broadhead et de son comité, et, avec la perspective d'une loi qui peut bientôt leur assurer la majorité dans le corps électoral, on

peut se demander ce que deviendrait dans de telles mains la liberté et la prospérité de l'Angleterre.

Pour les articles non signés : P. GODER.

## Nouvelles Diverses.

VOYAGE DU SULTAN

L'escadrille ottomane a été signalée à Toulon le 29 juin, à cinq heures du matin.

Le sultan a débarqué à neuf heures et demi. Trois salves de 21 coups de canon ont été tirées par chaque bâtiment de guerre et par chaque fort.

Le sultan est parti de Toulon le soir à cinq heures. Il devait s'arrêter à Marseille, à Lyon, Tonnerre et Montreaux, et arriver à Paris dimanche à quatre heures.

Six wagons impériaux et un wagon-fourgon sont arrivés jeudi en gare de Toulon pour servir au voyage du sultan. Ces wagons sont les plus beaux que nous ayons en France.

On avait disposé à Toulon une salle d'attente à la gare pour recevoir Sa Hautesse.

L'artillerie avait fourni les armes avec lesquelles étaient formées de magnifiques pompes; trois wagons remplis d'arbustes et de fleurs ont été envoyés des pépinières de Tarascon. De riches draperies, des pavillons aux couleurs éclatantes entouraient un trône splendide. Enfin, on a déployé à cette occasion toutes les ressources que renferment les arsenaux et tout le luxe militaire d'une ville de guerre.

C'est la première fois que le sultan voyage en chemin de fer; c'est la première fois même, dit-on, qu'il verra de près la mise en pratique de ce mode de locomotion.

Aux abords du débarcadère et du kiosque qui ont été élevés dans l'arsenal, à Toulon, pour recevoir Abdul-Aziz, on avait placé des estrades réservées aux personnes notables de la ville.

Djemil-Pacha, ambassadeur de Turquie à Paris; Kamild-Bey, introducteur des ambassadeurs; Marco-Pacha, médecin; le général Yaver-Pacha; le général Hussein-Pacha; Fari-Bey, Saladin-Bey, et une nombreuse suite étaient arrivés à Toulon pour recevoir le sultan.

M. le général de Beauville, aide-de-camp de l'Empereur; M. le marquis de Caux, écuyer de l'Empereur, et plusieurs officiers d'ordonnance avaient été envoyés au-devant du souverain musulman par l'Empereur.

Le vice-roi d'Egypte est parti samedi soir pour se rendre à Dijon, au-devant du sultan.

— On assure que le vice-roi d'Egypte a accepté l'invitation de la reine Victoria d'aller passer quelques jours en Angleterre. Il partirait pour Londres vers la fin de la semaine.

— A l'occasion de la présence du sultan à

sylphide, elle était fort recherchée; les maîtres de maison s'empresaient de l'inviter, comme des marchands de jouets intelligents, qui mettent en étalage leurs plus jolies poupées.

— Vous avez, parbleu! bien fait, dit le colonel, de ne pas épouser cette beauté de Nuremberg, et, pour ma part, je n'aurais jamais voulu faire un pareil mariage.

Par le fait Coraly ne ressemblait à une poupée que par l'amour des chiffons, la futilité et l'abonnement aux *Journaux de Modes*; mais elle avait, pour compenser cela, les séductions de l'esprit. Jamais une poupée ne fut capable de séduire personne, et n'eut l'art diabolique de préparer un charme et un philtre magique.

— Mais au lieu de vous enfermer dans une tombe, dit le colonel, il fallait épouser une autre femme, et j'aurais le plaisir de recevoir M. et Mme Macabre... Quand je dis Macabre, ce serait probablement un autre nom; celui-ci doit être le nom de l'autre monde?

— Me marier! s'écria Macabre; mais quand les femmes ne sont pas des poupées, ce sont de dangereuses sirènes, des basilics, des serpents, des démons.

— Allez toujours, dit Stella.

— Quand leur esprit s'allume, continua Macabre amèrement, et comme sous l'influence de quelque fatal souvenir, c'est toujours à quelque feu de l'enfer.

— De mieux en mieux, reprit Stella.

— Aussi, continua Macabre, je ne me marierai jamais.

— Tiens, dit tout-à-coup le petit Benjamin, qui se mit à le regarder sous le nez, il ne se mariera jamais... C'est comme grande sœur Stella.

Puis, avec cette habitude des enfants et des perroquets qui répètent toujours la même chose, sans la comprendre, il se mit à chanter :

— Quand les morts ressusciteront... quand les morts ressusciteront.

Macabre fut frappé de ces paroles; ses yeux étincelèrent et il s'écria :

— Oh! c'est bien, Mademoiselle! vous n'avez pas plus de confiance dans les hommes, que je n'en ai dans les femmes, et nous avons raison tous les deux, car ils ne valent pas mieux les uns que les autres... Cependant...

Il hésita, puis reprit brusquement en la regardant :

— Cependant, je commence à croire qu'il y a une exception. Vous faites bien, Mademoiselle; remettez votre mariage à la fin du monde, attendez que les Pétrarque ou les Roméo sortent de leurs tombes... Vous pensez donc comme moi que les mariages de cœur n'existent plus, et vous méprisez tous ces vils calculs qui se font aujourd'hui?

— Oh! oui, je les méprise et je les foule aux pieds! répondit Stella en relevant fièrement la tête.

Leurs yeux se rencontrèrent; comme ils y lurent le même sentiment de noble dédain, et qu'en général nous aimons tout ce qui nous ressemble, ils se trouvèrent magnifiques. Macabre fut comme ébloui; mais il ne voulut pas s'avouer à lui-même cette espèce d'éblouissement qui le gênait dans ses idées de misanthropie.

Il se retourna vers le colonel, et lui dit :

— Vous voyez bien que je ne suis pas si bizarre : votre fille, qui est vivante, elle, pense comme moi, qui suis mort. Si je m'étais marié, j'aurais voulu de l'amour, j'aurais demandé un cœur en mariage, et il n'y a plus d'amour, à moins que ce ne soit dans les tableaux mythologiques, avec des figures bouffies et de petits carquois... Il n'y a plus de cœurs... on

les a écrasés sous des coffres-forts. Est-ce que vous croyez qu'on se marie aujourd'hui?

— Mais je le supposais, répondit le colonel.

— Pas du tout, ce sont les portefeuilles qui se marient entre eux. Aussi, Dieu sait combien il y a de trahisons, de perfidies, d'infidélités!... Une femme épouse des diamants, un homme épouse une femme brune ou blonde, couronnée de fleurs d'orange; et puis, quelques jours après, ils font ensemble leurs visites de noce, et les imbécilles leur disent, avec un sourire niais :

« Vous êtes dans la lune de miel, dans le paradis terrestre! » Soit; mais qu'est-ce que le paradis terrestre? C'est Adam et Eve..., et le serpent.

— Morbleu! s'écria le colonel, dont les yeux lancèrent des éclairs à cette seule idée de serpent, ne donnez pas des exceptions pour des généralités. On ne dit pas ces choses-là à un homme marié, qui diable..., et marié à une femme charmante.

— Les femmes charmantes trompent encore mieux que les autres, reprit brutalement Macabre.

J'ai été lâchement trompé, moi... avant le mariage heureusement... et quand on est trahi ainsi, d'une manière infâme, alors...

— Alors on se venge, dit le colonel d'une voix

Paris, une grande revue sera passée au bois de Boulogne, mardi 2 juillet.

— On lit dans le *Journal de Paris* :

On recommence à parler d'une dissolution possible de la Chambre. La dissolution aurait lieu en septembre, et les élections se feraient dans la première quinzaine d'octobre.

On assure même, — mais nous ne reproduisons ce bruit que sous toutes réserves, — qu'un certain nombre de membres de la majorité se disposaient, dans la prévision de cette éventualité, à prendre à la Chambre et dans les conseils généraux une attitude des plus indépendantes.

— D'après le rapport du ministre de la guerre à l'Empereur sur la situation générale de la dotation pour l'année 1866, le nombre des engagements et rengagements a été de 18,159 individus dans le cours de cette année. L'actif de la caisse est de 341,645,973 fr. 51 c., et le passif, escompte déduit, de 264,660,016 fr. 50 c.

Il resterait, au 31 décembre 1866, en avoir net au profit de la dotation, dans l'hypothèse d'une liquidation, prévue dans la nouvelle loi organique de l'armée, 76,985,957 francs 40 centimes.

— L'instruction de l'affaire Berezowski, dont on avait à tort annoncé la clôture, est enfin terminée. M. de Gonet vient de signer son ordonnance et de se dessaisir du dossier.

Sans pouvoir préciser le jour où commenceront les débats de cette affaire devant la cour d'assises de la Seine, il est facile de voir que cette cause sera jugée le 12 le 13 ou le 15 juillet (le 14 est un dimanche). Le rôle de la première quinzaine de juillet vient d'être arrêté, et ce rôle n'indique que les affaires à juger jusqu'au 11 juillet. L'un des trois jours restant sera occupé par le procès Berezowski, et le temps qu'il durera fera partie d'une session extraordinaire, présidée par M. le premier président Devienne.

Berezowski a fait choix de M<sup>r</sup> Emmanuel Arago pour le défendre devant la cour d'assises.

— La *Patrie*, de Bruges, nous fournit des renseignements sur le prochain congrès de Malines. Elle annonce la présence de MM. Dupanloup, Mermillod, le R. P. Hyacinthe, de Falloux, Cochin, Cantù, de Riancey, etc. Un jeune artiste de Gand, M. Van ben Eeden, qui a remporté le second prix de Rome pour la composition musicale, a écrit pour cette solennité une cantate oratorio (*le Jugement dernier*). On chantera aussi un *Pater noster* et un *Ave Maria*, du même auteur. La masse chorale sera d'environ 150 chanteurs, non compris une quarantaine de soprani, une vingtaine de dames et un orchestre de 50 à 60 exécutants.

— La revue du 6 juin vient de faire surgir une réclamation qui menace de se transformer en procès assez intéressant.

Pour faciliter des manœuvres de troupes, on a fait faucher les foins de la vaste plaine de Longchamp, et l'administration particulière de l'hippodrome du bois de Boulogne réclame une grosse indemnité pour la moins-value de cette récolte enlevée d'une manière prématurée.

La note a été envoyée au ministère de la maison de l'Empereur, qui l'a renvoyée au ministère de la guerre comme n'étant pas de sa compétence.

— On lit dans le *Progrès de Lyon* :

On s'entretient beaucoup dans le quartier Saint-Jean d'un acte d'incroyable agression dirigée lundi soir, à six heures, contre l'archevêque de Lyon. M. de Bonald venait de monter dans sa voiture, dans la cour de l'archevêché, lorsqu'un individu de haute stature et d'une mise très-convenable ouvrit brusquement la portière, s'élança dans l'intérieur de la voiture, et maintint l'archevêque de la main, en le sommant de lui donner de l'argent.

Les soldats du poste de l'Archevêché qui étaient alors sous les armes se saisirent de cet étrange et maladroit Fra Diavolo, et le livrèrent au commissaire de police, qui fut mandé pour opérer l'arrestation.

Après la constatation des faits et l'accomplissement des formalités, l'archevêque remonta dans sa voiture.

Le bruit de cette singulière aventure s'étant répandu dans le quartier, une foule considérable s'amassa bientôt devant le palais archiepiscopal, se livrant à mille conjectures sur l'auteur de cette tentative insensée. On disait que le coupable est d'origine italienne, qu'il jouit d'un revenu raisonnable, mais que ses ressources ne peuvent suffire à ses débauches, etc... Nous laissons à la justice le soin d'éclaircir ce mystère.

## Chronique Locale et de l'Ouest.

La seconde Fête-Dieu n'a pas été moins brillante que la première. De tous côtés, dans nos rues, on ne voyait que guirlandes, festons de verdure et décorations de toutes sortes. Chaque paroisse a eu le matin sa procession, et le soir, suivant l'usage, tout le clergé de la ville étant réuni à St-Pierre, la procession générale s'est mise en marche pour la chapelle de Notre-Dame-des-Ardilliers. Une foule de fidèles suivait le dais. Un temps magnifique a favorisé cette fête, aussi les plus riches ornements, les plus belles bannières, étaient-ils dehors.

Plusieurs étrangers, venus depuis peu visiter notre ville, ont remarqué l'absence d'inscription du nom des rues, surtout dans la plupart des percées nouvelles. Cette observation n'est pas sans fondement; aussi croyons-nous de-

voir la signaler à l'administration municipale qui, nous n'en doutons pas, s'empressera de combler cette lacune.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

## Dernières Nouvelles.

EXPOSITION UNIVERSELLE.

Distribution des récompenses.

DISCOURS DE L'EMPEREUR.

« Messieurs,

Après un intervalle de douze ans, je viens, pour la seconde fois, distribuer les récompenses à ceux qui se sont le plus distingués dans ces travaux qui, en enrichissant les nations, embellissent la vie et adoucissent les mœurs.

Les poètes de l'antiquité célébraient avec éclat les jeux solennels où les différentes peuplades de la Grèce venaient se disputer le prix de la course. Que diraient-ils aujourd'hui, s'ils assistaient à ces jeux olympiques du monde entier où tous les peuples luttant par l'intelligence semblent s'élançer à la fois dans la carrière infinie du progrès, vers un idéal dont on approche sans cesse, sans jamais pouvoir l'atteindre ?

De tous les points de la terre les représentants de la science, des arts et de l'industrie sont accourus à l'envi, et l'on peut dire que peuples et rois sont venus honorer les efforts du travail, et par leur présence les couronner d'une idée de conciliation et de paix.

En effet, dans ces grandes réunions qui paraissent n'avoir pour objet que des intérêts matériels, c'est toujours une pensée morale qui se dégage du concours des intelligences, pensée de concorde et de civilisation. Les nations en se rapprochant apprennent à se connaître et à s'estimer, les haines s'éteignent et cette vérité s'accrédite de plus en plus, que la prospérité de chaque pays contribue à la prospérité de tous.

L'Exposition de 1867 peut, à juste titre, s'appeler universelle, car elle réunit les éléments de toutes les richesses du globe. A côté des derniers perfectionnements de l'art moderne apparaissent les produits des âges les plus reculés, de sorte qu'elle représente à la fois le génie de tous les siècles et de toutes les nations.

Elle est universelle : car, à côté des merveilles que le luxe enfante pour quelques-uns, elle s'est préoccupée de ce que réclament les nécessités du plus grand nombre. Jamais les intérêts des classes laborieuses n'ont éveillé de plus vives sollicitudes. Leurs besoins moraux et matériels, l'éducation, les conditions de l'existence à bon marché, les combinaisons les plus fécondes de l'association ont été l'objet de patientes recherches et de sérieuses études.

Ainsi, toutes les améliorations marchent

de front. Si la science, en asservissant la matière, affranchit le travail, la culture de l'âme, en domptant les vices, les préjugés et les passions vulgaires, affranchit l'humanité.

Félicitons-nous, Messieurs, d'avoir reçu parmi nous la plupart des souverains et des princes de l'Europe et tant de visiteurs empressés.

Soyons fiers aussi de leur avoir montré la France telle qu'elle est, grande, prospère et libre.

Il faut être privé de toute foi patriotique pour douter de sa grandeur, fermer les yeux à l'évidence pour nier sa prospérité, méconnaître ses institutions qui parfois tolèrent jusqu'à la licence, pour ne pas y voir la liberté.

Les étrangers ont pu apprécier cette France, jadis si inquiète et rejetant ses inquiétudes au-delà de ses frontières, aujourd'hui laborieuse et calme, toujours féconde en idées généreuses, appropriant son génie aux merveilles les plus variées et ne se laissant jamais énerver par les jouissances matérielles.

Les esprits attentifs auront deviné sans peine que malgré le développement de la richesse, malgré l'entraînement vers le bien-être, la fibre nationale y est toujours prête à vibrer dès qu'il s'agit d'honneur et de patrie; mais cette noble susceptibilité ne saurait être un sujet de crainte pour le repos du monde.

Que ceux qui ont vécu quelques instants parmi nous rapportent chez eux une juste opinion de notre pays; qu'ils soient persuadés des sentiments d'estime et de sympathie que nous entretenons pour les nations étrangères et de notre sincère désir de vivre en paix avec elles.

Je remercie la commission impériale, les membres du jury et les différents comités du zèle intelligent qu'ils ont déployé dans l'accomplissement de leur mission.

Je les remercie aussi au nom du prince impérial que j'ai été heureux d'associer, malgré son jeune âge, à cette grande entreprise dont il gardera le souvenir.

L'Exposition de 1867 marquera, je l'espère, une nouvelle ère d'harmonie et de progrès. Assuré que la Providence bénit les efforts de tous ceux qui, comme nous, veulent le bien, je crois au triomphe définitif des grands principes de morale et de justice qui, en satisfaisant toutes les aspirations légitimes, peuvent seules consolider les trônes, élever les peuples et annoblir l'humanité.

Pour les dernières nouvelles : P. GODET.

## GRAND DÉBALLAGE.

Quai de Limoges, près de la rue du Tribunal, Magasins de la Foire.

Le sieur JACQUOT, marchand coutelier et bijoutier, donne avis qu'il vient d'établir un magasin considérable des objets suivants :

Coutellerie fine de Langres, bijouterie or,

tonnante. Moi, d'abord, je ne connais que les grands moyens : les duels à mort. Si j'avais aimé loyalement une de ces traîtresses dont vous parlez, je lui aurais prouvé que si la rose est du côté des cheveux ondes, crépés ou frisés, l'épée et le pistolet sont du côté de la barbe.

Mais, reprit Macabre, quand il se joint aux trahisons des femmes, des perfidies de toutes sortes, on se retire du monde, comme moi, et l'on ne croit plus à rien... excepté en Dieu.

Puis, comme sans s'en douter, il commençait à ressusciter, depuis sa dernière entrevue avec Stella, il ajouta avec une tristesse expansive, dont il eût été incapable auparavant :

Il n'y a plus dans mon âme une seule croyance humaine qui soit restée debout; tout s'est écroulé, comme les colonnes des vieux temples : mon âme n'est plus qu'une ruine.

Et vous n'avez pas de lierre ! dit Stella, avec une profonde pitié.

Du lierre ! reprit Macabre, d'une voix émue, oui, c'est beau le lierre !... Quand mon désenchantement commençait, quand déjà toutes mes illusions s'écroulaient l'une après l'autre, j'avais encore un lierre, qui s'appelait ma mère... il fleurissait sur la

ruine, et la ranimait parfois, avec son feuillage couleur d'espérance. Maintenant, mon lierre est mort, et la ruine est complète.

Il sentit qu'il s'attendrissait, et ne voulant pas le laisser voir, il dit brusquement :

— Adieu... adieu.

A partir de ce jour, l'image fantastique et superbe de Macabre prit tout le cœur de Stella. Quand elle donnait des soins de mère à Benjamin, elle se disait malgré elle :

— S'il était là, il me trouverait bonne.

Quand elle appelait Benjamin pour lui faire réciter ses leçons, et lui apprenait les éléments de quelque science nouvelle, ou quelque page historique, peu connue du vulgaire, elle se disait :

— S'il était là, il me trouverait instruite.

Puis, quand elle se coiffait devant le miroir, quand ses cheveux noirs, relevés plus coquettement, pour je ne sais quelle ombre invisible, lui formaient une splendide couronne de jais, elle se disait en souriant :

— S'il était là, il me trouverait belle.

## XX. — LA PROMENADE MYSTÉRIEUSE.

Depuis la scène de reconnaissance de Mme Rami-

chat, Théobald s'était éloigné dédaigneusement de sa reine des Bohèmes, fille d'une portière, et chaque jour il se montrait plus assidu auprès de Coraly.

Après avoir subi l'influence grossière de la bohémienne, il se transformait et se civilisait auprès de la femme du monde. Ces deux femmes, en vérité, ne semblaient pas être de la même espèce ! Tous les êtres humains sont faits d'un peu de terre, mais cette terre est de différente nature : il était évident que Bohéma était faite d'un calcaire grossier, et Coraly d'un fin kaolin ou terre à porcelaine.

Théobald était essentiellement sceptique, indifférent, agioteur, matérialiste et viveur.

La nature avait fait de son esprit un glaçon du mont Blanc; la Bourse, une table de Pythagore; et Bohéma, une table d'orgie. Mais Coraly avait percé de part en part ce cœur tout cuirassé d'actions du Nord, du Midi, de l'Est et de l'Ouest; cet esprit tout hérissé de mots scabreux, qui amusaient Bohéma, se polissait et fleurissait, et M. de Valleran se demandait qui lui avait rajeuni son vieux neveu. Assurément Coraly ne pouvait donner au jeune homme les sentiments profonds, les croyances sérieuses et poétiques de M. de Valleran; mais, par sa gracieuse influence, elle changeait un agioteur et un viveur

en homme aimable, et c'était déjà une grande œuvre.

L'amour enfin, l'amour véritable, se glissait dans le cœur de Théobald qui s'en était si souvent raillé. Mais sa nouvelle passion participait de ses habitudes premières; il se souvenait, même auprès de Coraly, des maximes vicieuses que l'on débitait chez Bohéma. Son amour, tout en changeant de nature et d'objet, tout en prenant une forme plus gracieuse, n'en était pas plus innocent pour cela, car il s'adressait à la femme d'autrui.

Théobald passait toutes ses soirées chez le colonel avec sa sœur et son oncle. Mme Mélusine les accompagnait souvent, et suivait du coin de l'œil tous les progrès de cette passion. Théobald causait avec Coraly, qui appelait à son aide, pour le charmer, tous les sourires et toute la magie de la coquetterie; mais Stella, toujours assise auprès de sa légère belle-mère et remplissant sa tâche de bonne étoile de la famille, veillait... veillait... et ce regard clairvoyant exaspérait le jeune homme comme une lumière désespère un voleur.

ANALIS SEGALAS.

(La suite au prochain numéro.)

argent, vermeil et doublé or, orfèvrerie d'argent et argenté, par le procédé Roolz. Grand choix de couverts en tous genres. Réchauds, tables, flambeaux, candélabres. — Grand choix de pendules avec sonnerie, depuis 35 fr. jusqu'à 400 fr., garanties.

Cafetières et théières argentées et métal anglais. Lunettes et verres de lunettes pour toutes les vues.

Parfumerie à très-bon marché. Caves à liqueurs en tous genres, nécessaires pour hommes et pour dames, depuis 5 fr. jusqu'à 500 fr. Glaces de toutes grandeurs, et plus de 30.000 articles différents dont on ne peut faire le détail.

Toutes ces marchandises sont vendues en confiance et aux prix les plus bas.

Déballage pour 15 jours seulement.

Sommaire de l'ILLUSTRATION du 29 juin.

Texte : La grande-duchesse Olga Constantinovna. — Revue politique de la semaine. — Courrier de Paris. — Couronnement de l'empereur François-Joseph comme roi de Hongrie. — Ismaïl Pacha. — Judith et Holopherne, souvenir garibaldien, nouvelle. — Exposition universelle : la Galerie du mobilier : orfèvrerie française et étrangère, joaillerie, bijouterie, etc. — Reprise d'Hernani à la Comédie-Française. — Les Sommités contemporaines : Victor Hugo. — La taillerie de diamants à l'Exposition. — Promenade à travers l'Exposition. — Félix Mornand. — Le Dr Trousseau.

Gravures : S. A. la grande-duchesse Olga Constantinovna. — S. M. l'empereur François-Joseph couronné roi de Hongrie. — L'Em-

peur-roi de Hongrie armant des chevaliers. — Arrivée de S. A. le vice-roi d'Égypte en rade de Toulon. — Réception de S. A. Ismaïl Pacha aux Tuileries. — Salon de 1867 (2 gravures). — Sommités contemporaines : Victor Hugo. — La taillerie de diamants à l'Exposition (5 grav.). Félix Mornand. — Le Dr Trousseau. — Rébus.

Marché de Saumur du 29 Juin.

Froment (l'h. 77 k.)	23 65	Paille de ratelier	
2 <sup>e</sup> qualité (74 k.)	22 73	(hors barrière)	40 35
Seigle	16	Paille de litière, id.	—
Orge	13	Foin	52 60
Avoine (entrée)	11	— id.	50 30
Fèves	—	Graine de lin (70 k.)	28
Pois blancs	23	— de trèfle (°/k)	100
— rouges	22	— de luzerne	90
Cire jaune (50 kil.)	220	— de colza 65 k	25
Huile de noix 50 k.	70	— de chenevis	24
— de chenevis	43	Amandes cassées	—
— de lin	50	(les 100 k.)	—

COURS DES VINS (1).

BLANCS (2).

Coteaux de Saumur, 1866.	1 <sup>re</sup> qualité	70 à 80
Id.	2 <sup>e</sup> id.	50 à 60
Ordin., envir. de Saumur 1866,	1 <sup>re</sup> id.	38 à 45
Id.	2 <sup>e</sup> id.	38 à 45
Saint-Léger et environs 1866,	1 <sup>re</sup> id.	38 à 45
Id.	2 <sup>e</sup> id.	38 à 45
Le Puy-N.-D. et environs 1866,	1 <sup>re</sup> id.	36 à 40
Id.	2 <sup>e</sup> id.	36 à 40
La Vienne, 1866.	1 <sup>re</sup> id.	28 à 32

ROUGES (3).

Souzay et environs 1866.	1 <sup>re</sup> qualité	50 à 60
Champigny, 1866.	1 <sup>re</sup> qualité	70 à 80
Id.	2 <sup>e</sup> id.	50 à 60
Varrains, 1866.	1 <sup>re</sup> id.	50 à 60
Varrains, 1866.	2 <sup>e</sup> id.	50 à 60
Bourgueil, 1866.	1 <sup>re</sup> qualité	50 à 60
Id.	2 <sup>e</sup> id.	50 à 60
Restigny 1866.	1 <sup>re</sup> id.	46 à 52
Chinon, 1866.	1 <sup>re</sup> id.	46 à 52
Id.	2 <sup>e</sup> id.	46 à 52

(1) Prix du commerce. — (2) 2 hect. 30 lit. — (3) 2 hect. 30 lit.

P. GODET, propriétaire-gérant.

Tribunal de Commerce de Saumur.

FAILLITE ROCHEREAU.

Les créanciers de la faillite du sieur Emile Rochereau, marchand grainetier, demeurant aux Rosiers, sont invités à remettre au syndic de la faillite leurs titres de créances accompagnés de bordereaux sur timbre, indicatifs des sommes à eux dues, si mieux ils n'aiment en faire la remise au greffe.

La vérification des créances aura lieu en la chambre du conseil du tribunal de commerce, le mercredi 24 juillet prochain, à 9 heures du matin.

Le greffier du Tribunal, Th. Busson. (365)

Etude de M<sup>e</sup> LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE LA MAISON

De M<sup>me</sup> veuve Milon, située à Saumur, à l'angle de la rue de la Gueule-du-Loup et de la place de l'église de Nantilly. Cette maison, actuellement occupée par M<sup>me</sup> veuve Bonnin, se compose de trois chambres et une cuisine au rez-de-chaussée, une chambre et un cabinet au premier et au second étage, greniers, trois caves, petite cour et grand jardin.

A VENDRE OU A LOUER DE SUITE,

UNE MAISON

AVEC JARDIN,

Située à Beaulieu, à 2 kilomètres de Saumur.

S'adresser à M. GIRARD, rue d'Orléans, n° 15, à Saumur. (330)

A VENDRE DE GRÉ A GRÉ,

UNE PROPRIÉTÉ

D'AGRÈMENT ET DE PRODUIT, Dans un seul tenant.

Située au Petit-Puy, commune de Saumur, à 50 mètres de la route impériale de Saumur à Chinon, appartenant à M. SERGÉ, propriétaire à Saumur,

D'une contenance totale de 2 hectares 58 ares 50 centiares ou 47 boises.

S'adresser, pour visiter cette propriété et traiter à l'amiable, à M. SERGÉ, rue Saint-Lazare, faubourg Nantilly, à Saumur.

Toutes facilités seront accordées pour les paiements. (450)

A LOUER

En totalité ou par parties,

UNE MAISON DE COMMERCE

AVEC REMISE ET ÉCURIE,

Rue d'Orléans, n° 69.

S'adresser à M<sup>me</sup> SEONNET, rue Beaurepaire, ou à M<sup>me</sup> TAILBOUIS, à Doué-la-Fontaine. (18)

A VENDRE UN CAMION

Suspendu sur ressorts.

S'adresser à M. FORGE fils. (340)

A LOUER

UNE MAISON

AVEC VASTES MAGASINS,

Située quai de Limoges.

S'adresser à M. FORGE fils. (341)

A LOUER

PRÉSENTMENT,

UNE MAISON

Située à Saumur, rue de la Comédie, en face du Square.

Cette maison a été occupée par M. Lépine, marchand grainetier.

S'adresser à M. THIÉRCÉLIN, négociant, à Saumur, rue Beaurepaire.

AVIS

MM. les propriétaires sont prévenus que l'on vend de la chaux blanche des Tuffeaux, pour de la chaux hydraulique de Doué. (332)

A LOUER

Présentement,

UNE MAISON,

Située rue du Petit-Maure, joignant la Caisse d'Épargne.

S'adresser à M. Adrien LEROY, à côté, ou au bureau du journal.

M. Busson, greffier du tribunal de commerce, DEMANDE UN COMMIS.

UNE DAME de 35 ans DEMANDE UN EMPLOI pour le commerce, la comptabilité ou toute autre occupation. S'adresser au bureau du journal.

UN JEUNE HOMME de dix-sept ans, demande une place dans un bureau ou un magasin. S'adresser au bureau du journal.

FABRIQUE D'ENCRE

de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.

Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

## LA FÉODALITÉ

ET

## LE DROIT CIVIL FRANÇAIS

Par G. D'ESPINAY,

Juge au tribunal civil de Saumur, membre correspondant de l'Académie de législation de Toulouse.

Mémoire couronné par l'Académie de législation.

Cet ouvrage embrasse l'histoire complète du régime féodal et de son influence sur la législation moderne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il se divise en trois parties.

LIVRE I<sup>er</sup>. — ORIGINES FÉODALES. — Etablissement de la féodalité; — Institutions romaines, germaniques, gallo-franques; — Vasselage militaire; — Bénéfices; — Colonat; — Servage, etc.

LIVRE II. — DOMINATION DU RÉGIME FÉODAL. — Etat politique de la France sous la féodalité; — Fiefs; — Censives; — Mainmortes; — Mariage féodal; — Bail féodal; — Gardes noble et roturière; — Successions, etc.

LIVRE III. — RÉACTION DES LEGISTES CONTRE LE RÉGIME FÉODAL. — Etablissement de la monarchie absolue; — Restrictions apportées aux droits seigneuriaux et féodaux; — Directe royale universelle; — Rapports du droit moderne avec le droit féodal et coutumier, etc.

Un volume in-8°. — Prix : 5 francs.

DU MÊME AUTEUR :

## LES CARTULAIRES ANGEVINS

Etude sur le droit de l'Anjou au moyen-âge.

Cet ouvrage a été récompensé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 28 juillet 1865.

Un volume in-8°. — Prix : 5 francs.

En vente à Saumur, chez MM. PAUL GODET, imprimeur-libraire, place du Marché-Noir; GRASSET, libraire, r. St-Jean; JAVAUD, libraire, r. St-Jean.

NOUVELLE SOUSCRIPTION  
Chez PAUL GODET, imprimeur-libraire à Saumur.

## DICTIONNAIRE

DE LA

# CONVERSATION ET DE LA LECTURE

INVENTAIRE RAISONNÉ DES NOTIONS GÉNÉRALES LES PLUS INDISPENSABLES A TOUS,  
PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET DE GENS DE LETTRE,  
Sous la direction de M. W. DUCKETT.

SECONDE ÉDITION

Seize volumes, grand in-8°, format dit Panthéon littéraire, de 800 pages chacun, à deux colonnes.

Renfermant les 68 volumes de la première édition, refondus, corrigés et augmentés de plus de 15,000 articles nouveaux et tout d'actualité.

L'Ouvrage complet : 200 francs au lieu de 400 francs, prix de la 1<sup>re</sup> édition.

Un exemplaire est déposé au bureau du journal pour les personnes qui désireraient examiner cet important ouvrage.

## BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS au comptant.	BOURSE DU 29 JUIN.			BOURSE DU 1 <sup>er</sup> JUILLET.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862.	69 25	» 10	» »	69 05	» »	» »
4 1/2 pour cent 1852.	99 »	» 25	» »	99 »	» »	» »
Obligations du Trésor.	470 »	» »	1 25	470 »	» »	» »
Banque de France.	3290 »	15 »	» »	3280 »	» »	10 »
Crédit Foncier (estamp.)	1460 »	» »	2 50	1460 »	» »	» »
Crédit Foncier colonial	565 »	» »	5 »	565 »	» »	» »
Crédit Agricole	647 50	» »	1 25	645 »	» »	2 50
Crédit industriel	638 75	» »	» »	637 50	» »	1 25
Crédit Mobilier	376 25	» »	» »	367 50	» »	8 75
Comptoir d'esc. de Paris	775 »	» »	5 »	760 »	» »	15 »
Orléans (estampillé)	885 »	2 50	» »	880 »	» »	5 »
Orléans, nouveau	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Nord (actions anciennes)	1208 75	» »	5 »	1205 »	» »	3 75
Est.	535 »	» »	2 50	540 »	» »	5 »
Paris-Lyon-Méditerranée.	886 25	1 25	» »	886 25	» »	» »
Lyon nouveau	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Midi	573 75	» »	3 75	573 75	» »	» »
Ouest	560 »	2 50	» »	558 75	» »	1 25
C <sup>e</sup> Parisienne du Gaz	1575 »	10 »	» »	1567 50	» »	7 50
Canal de Suez	365 »	» »	2 50	360 »	» »	5 »
Transatlantiques	402 50	» »	2 50	398 75	» »	3 75
Emprunt Italien 5 0/0	52 30	» »	20 »	51 55	» »	1 75
Autrichiens	476 25	» »	1 25	477 50	1 25	» »
Sud-Autrich.-Lombards	388 75	» »	5 »	386 25	» »	2 50
Victor-Emmanuel	77 50	» »	» »	75 »	» »	2 50
Romains	82 »	2 »	» »	81 25	» »	7 50
Crédit Mobilier Espagnol	252 50	2 50	» »	245 »	» »	7 50
Saragosse	107 »	» »	50 »	105 »	» »	2 »
Séville-Xérès-Séville	31 »	» »	1 »	30 »	» »	1 »
Nord-Espagne	100 »	» »	2 50	90 »	» »	10 »
Compagnie immobilière	176 25	» »	1 25	175 »	» »	1 25

OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.

Nord	321 »	» »	» »	315 »	» »	» »
Orléans	318 »	» »	» »	311 »	» »	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.	323 75	» »	» »	» »	» »	» »
Ouest	316 50	» »	» »	308 25	» »	» »
Midi	315 »	» »	» »	308 »	» »	» »
Est.	309 75	» »	» »	312 »	» »	» »

Saumur. P. GODET, imprimeur.

Certifié par l'imprimeur soussigné.

Vu par nous, Maire de Saumur, pour légalisation de la signature de M. Codet.

Hôtel-de-Ville de Saumur, le

18

LE MAIRE,